



« Guide archéologique n°9 »

Las Peiras, une villa Antique à Rabastens, Tarn

EXTRAITS

UNE SITUATION CHOISIE

La zone d'implantation d'un site n'est pas choisie au hasard. Ici, elle se situe sur un palier de la basse plaine, à l'abri des collines qui protègent des vents froids. Surélevée, elle domine légèrement, au sud, la plate vallée alluviale qui s'étale à perte de vue. Cette situation permet un drainage naturel des eaux de ruissellement. Au nord, on arrive rapidement sur les premiers contreforts des collines à la base desquelles l'érosion a charrié et entassé des colluvions très bien exposées.

Le site de la villa bénéficiait d'un réseau d'irrigation constitué de rigoles aménagées alimentées par les sources du vallon de la Trémège. Par des puits, on pouvait atteindre une nappe abondante qui circule encore dans les couches de graviers, à un peu plus de dix mètres de profondeur.

À la fois en plaine et dans la zone des collines, ces dépôts alluviaux graveleux, recouverts d'une couche de limon de plusieurs mètres d'épaisseur, confèrent au terroir un potentiel de polyculture agricole très riche, recherché depuis toujours... Maraîchage, culture de légumineuses et de plantes fourragères, cultures céréalières et plantations d'arbres fruitiers y ont longtemps été pratiqués. La vigne y aurait même été implantée dès le premier siècle après J. C.

Longeant la rive droite de la moyenne vallée du Tarn, un axe de passage naturel a été pérennisé à 1500 mètres à l'est par la voie antique qui reliait Toulouse à Rodez. Un second itinéraire, parallèle au premier, est matérialisé de nos jours par un chemin de terre qui longe la base des coteaux sur plusieurs kilomètres. Cet axe traverse l'emplacement de la villa. Par ailleurs, sous la tutelle et dans la zone d'influence de la capitale d'alors, la cité de Toulouse distante seulement d'une demi-journée de marche, ce domaine était aux confins de trois territoires gaulois : celui des Ruthènes, celui des Volques Tectosages et celui des Cadurques.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Qu'est-ce qu'une villa ?

Les textes latins désignent par « villa » une propriété rurale composée d'un ensemble bâti et d'un « fundus », le terroir proprement dit.

La « pars rustica » comprend les bâtiments d'exploitation (greniers, granges, étables, écuries, ateliers, remises, poulaillers...) et les logements du personnel, groupés ou dispersés. Les ouvriers agricoles, artisans, serviteurs (probablement plus d'une centaine de personnes), devaient assurer leur propre subsistance avec les productions du domaine et dégager un excédent qui était exporté. Le produit de la vente revenait au propriétaire.

La « pars urbana » correspond à la résidence d'habitation des maîtres. Son architecture et sa décoration sont plus soignées. Les propriétaires de ces biens fonciers faisaient principalement partie de la haute aristocratie : chevaliers, sénateurs, etc. Le maître du domaine partageait son temps entre sa maison en ville et ses résidences rurales. Les auteurs antiques ont vanté le luxe et le confort de ces maisons de campagne qui rivalisaient de raffinement et on connaît, en outre, la complaisance avec laquelle certains d'entre eux ont ostensiblement étalé la liste de leurs multiples résidences...

Des exploitations agricoles antiques dans la moyenne vallée du Tarn...

Dans la Guerre des Gaules, Jules César a signalé la richesse en blé des campagnes toulousaines. Il est probable que la production de la villa de Las Peiras ait été essentiellement céréalière. Les agronomes de l'antiquité ont fourni des données sur la superficie des domaines, assez variable, de quelques centaines à plus d'un millier d'hectares. Ces derniers comprennent une partie forestière utilisée pour la chasse ainsi que des terres labourables, des prèes et des jachères pour le pacage du bétail : animaux de trait (bœufs, chevaux) ou de production laitière (moutons, chèvres, vaches).

Dans les zones les plus favorables de la moyenne vallée de Tarn, un domaine est établi tous les cinq ou six kilomètres, souvent sur un site déjà occupé pendant les périodes antérieures. Il semble que la durée de vie de ces établissements recouvre toute la période gallo-romaine sans qu'il y ait de cas de création de sites nouveaux pendant le Bas-Empire, pas d'avantage que d'abandon après le Haut Empire. Cela révèle une certaine stabilité sociale et économique durant cette période. Toutes ces villae bénéficiant de la paix romaine (pax romana) étaient largement ouvertes et ne présentaient aucun caractère défensif.

Les territoires aux potentialités agricoles moindres se démarquent nettement par un espacement géographique des implantations et par une ampleur plus modeste des bâtiments ainsi que de leurs qualités architecturales.

TRAVAUX ET RECHERCHES

Jusqu'à la fin du Moyen-Âge, les ruines de la villa antique sont restées apparentes. Elles servaient de carrière de matériaux de construction. Plus tard, retourné peu à peu à la culture, le site où abondent les débris de bâti ancien, sera localement appelé « Las Peiras » de l'occitan

peira « pierre ». C'est un nom de lieu descriptif dans une région où la pierre de bonne qualité est rare et recherchée.

Au XVIII^e siècle, Antoine Sadoul, premier historien local et notaire de Rabastens, y voit l'emplacement primitif de la ville tandis qu'au XIX^e siècle, vers 1840, des travaux agricoles provoquent la mise au jour de mobilier archéologique. Le propriétaire d'alors, De Tholozany, en avise la Société Archéologique du Midi de la France qui mandate aussitôt un jeune architecte, Edmond Chambert, pour effectuer des relevés de fouille en bonne et due forme. Cette démarche occasionne la découverte, entre autres « trésors », de colonnes de marbre, de mosaïques et d'autels circulaires ornés de bas-reliefs.

À la fin du XIX^e siècle, à partir de 1870, l'archéologue Gustave de Clausade achète une partie du site et y fait effectuer des travaux de dégagement et de recherche dont il reste aujourd'hui peu de traces. Sont alors mis au jour un grand puisard de onze mètres de profondeur, des drains et des canalisations en terre cuite on signale, pêle-mêle, des marbres sculptés, une statue décapitée et des médailles. Mention est faite également d'une sépulture où l'on aurait découvert une bague en or ornée d'une pierre gravée. Une nécropole aurait donc été localisée à proximité de la villa. En 1880, Edmond Cabié présente à Toulouse divers objets de la collection Combettes-du-Luc, dont un bracelet constitué d'une lamelle d'or travaillé « à jour » et portant une inscription.

Oublié pendant plusieurs décennies, le site est relocalisé au XX^e siècle par l'Abbé Nègre, dans les années cinquante. Dès 1954, Jean Lautier y effectuera des prospections en règle qui permettent de confirmer l'existence d'une villa gallo-romaine s'étendant sur plusieurs hectares. Sa durée d'occupation aurait couvert toute la période de l'Antiquité. En 1966, Victor Allègre publie une étude sur les deux tambours de colonnes, présentés alors à Toulouse, dans les collections du musée Saint Raymond ; c'est cet article qui réveille l'intérêt du public et l'attention des chercheurs pour ce site exceptionnel. À partir de 1972 et une dizaine d'années durant, l'Abbé Marius Bessou et le Groupe d'Étude et de Recherches Archéologiques de Rabastens (GÉRAR) effectuent des sondages sur l'étendue supposée de la villa. En émergent une multitude d'informations inédites qui permettent de renouveler et de compléter les représentations que nous avons de ce type de site. La grande quantité de mobilier ainsi découverte est aujourd'hui présentée et mise en valeur au Musée du Pays Rabastinois.

UNE OCCUPATION ANCIENNE

Ce territoire aux potentialités agricoles indubitables semble avoir été occupé dès la fin de la Préhistoire, au Néolithique. Les premières traces de fréquentation du lieu se manifestent par la découverte de lames de haches en pierre polie, d'une pointe de flèche pédonculée en silex et de fragments de meules dormantes, en grès, pour la mouture du grain.

De nombreux tessons de céramique protohistorique témoignent d'une occupation de plus en plus marquée à partir du début du premier millénaire avant J. C. Ils ont été retrouvés en position « remaniée » ou dans les niveaux les plus profonds, c'est-à-dire les plus anciens.

Ont été mis au jour les éléments de bols et de coupes évasées au décor de hachures ou de double-trait (méandres symétriques, représentations zoomorphes) typiques de l'âge du Bronze Final.

Datée du premier âge du Fer, une série représentative de vaisselle et de vases de stockage avec des cordons à impressions digitales et des motifs simples incisés ont été découverts. Correspondant au deuxième âge du Fer ont été mis au jour un ensemble varié d'urnes à décor peigné et de très grandes jarres à fond plat de fabrication régionale.

Encadré

L'existence d'un établissement agricole gaulois structuré, utilisant une architecture de bois et de terre, est attestée par la présence sous les constructions gallo-romaines de fossés et d'alignements de trous de poteaux ainsi que de lambeaux de foyers datés par la céramique associée. Au début des années soixante-dix, en bordure nord-est du site, des étendues constituées d'un épandage de tessons d'amphores ont été localisées et anéanties lors de travaux agricoles. Elles pourraient matérialiser une zone d'occupation plus large. Ce type d'habitat, peu spectaculaire, à l'emprise et à la nature fluctuantes, sera en partie détruit par les activités humaines postérieures. Cependant la poursuite des fouilles sur une surface beaucoup plus étendue pourrait permettre une étude avancée des ruines existantes.

IMPLANTATION ET EMBELLISSEMENT

Les dégradations occasionnées par les pratiques agricoles et la récupération de matériaux ainsi que les travaux de déblaiements réalisés au XIXe siècle rendent délicate la reconstitution de l'évolution chronologique de l'habitat antique. Les archéologues ont cependant identifié cinq grandes phases bien distinctes.

Première phase : les premiers aménagements antiques.

Les vestiges romains les plus anciens ont un rapport évident avec le réseau d'irrigation. Relié au ruisseau de la Trémège à l'ouest, un large fossé creusé en berceau traverse le site sur plus de 250 mètres vers l'est.

Deuxième phase : l'implantation de la villa au règne d'Auguste.

Le fossé sert de dépotoir avant d'être rebouché pour permettre l'implantation, a minima, d'un bâtiment résidentiel avec sa cour centrale et son mur de clôture. À cette haute époque, et sur l'ensemble du site, un réseau de grandes canalisations en terre cuite a été mis en place pour les amener d'eau ou pour le drainage. Les sols, constitués d'un béton de tuileau lissé, sont souvent supportés par un niveau en hérisson. Les murs sont construits en petit appareil de tuf et de grès, sur des fondations établies avec de gros galets roulés, dans des tranchées. Les toitures sont alors couvertes de tuiles à rebords, rompant ainsi avec les techniques gauloises. À ces premiers restes architecturaux on peut ajouter, au nord du bâtiment, un grand bassin de sept mètres de côté aux parois maçonnées et enduites de crépi rouge. Au sud un second bassin a été identifié à deux mètres de profondeur, au début de l'année 2013, lors de l'extension du réseau d'eau potable.

Un puits, appareillé en tuf semble avoir été abandonné et rebouché autour de l'an 60 après J. C.

Troisième phase : l'embellissement.

Bien qu'en partie recouvert et effacé par les constructions plus tardives, l'habitat du Haut Empire est attesté par la profusion, dans des niveaux de comblement de la fin du IIe siècle, d'ornements architecturaux tels que des fragments de mosaïque, des revêtements de marbre, des sculptures. La présence notable des deux tambours ornés de bas reliefs découverts en 1840 sont également attribués à cette période. Un grand bassin rectangulaire pourvu de marches est abandonné. C'est aussi à cette époque qu'a probablement été construit, à l'extérieur du mur de clôture, un petit édifice dont il ne subsiste que les soubassements : des latrines.

Encardé

Des latrines ?

Cette construction de plan carré est prolongée au nord comme au sud par deux absides abritant chacune trois niches semi circulaires, entièrement ouvertes sur un égout en rigole qui trouve son exutoire dans la paroi sud. Il pourrait s'agir de latrines privées, destinées sans doute à la famille du maître et à ses hôtes. La présence de latrines privées, très rare dans le monde antique, montre, de la part du propriétaire des lieux, une volonté ostentatoire.

Quatrième phase : l'ère de la prospérité.

Le comblement d'un puits au milieu du IIIe siècle correspond probablement à une période d'agrandissement de la villa. On constate le déplacement de la partie résidentielle vers le nord et la création d'une seconde cour. Ce renouveau de développement au Bas-Empire est bien connu des historiens. En Aquitaine et en Gascogne certaines villae deviennent de véritables palais aristocratiques.

Ces niveaux tardifs ont été exploités pour la récupération des matériaux. Les fondations révèlent cependant de nombreuses extensions. Les débris retrouvés évoquent la présence de portiques avec des colonnes surmontées de chapiteaux ornés. À l'intérieur, les pièces d'habitation étaient décorées de lambris de marbre ou de fresques. Des pavements polychromes habillaient les sols de plusieurs pièces ainsi que d'une galerie large de quatre mètres et cinq fois plus longue. Contre l'aile ouest ont été mises au jour une salle à absides et une pièce cruciforme dont le sens nous échappe. L'aile thermale, que nous n'avons pu localiser, aurait été découverte par les chercheurs du XIXe siècle. Elle atteste cependant d'une période de prospérité confirmée par la série monétaire et par l'abondance de céramiques à décor estampé qu'il est d'usage de dater des IVe et Ve siècles.

Le réemploi des matériaux de construction

Si les fragments constituant les pavements de mosaïques étaient inutilisables en réemploi, les éléments de bâti ont eux été systématiquement démontés dans le but d'en extraire les briques, les moellons taillés ainsi que les marbres pour alimenter les fours à chaux.

PERIODE PALEOCHRETIENNE

Cinquième phase : l'abandon au Ve siècle.

Ces domaines résidentiels ouverts et centrés sur la production agricole se sont avérés vulnérables lors des troubles consécutifs aux premières invasions. La fin de l'occupation de cette villa, qui se situe au Ve siècle, a probablement été assez brutale, de grands incendies ayant dégradé et noirci la surface des pavements. Les fouilles ont en effet révélé des traces de toitures calcinées : une épaisse couche de tuiles et de cendres de bois avec des étais (clous) en fer. Un puits a été rebouché avec une masse énorme de placages de marbre brisés. Des chapiteaux et des éléments de colonnes brûlés et martelés, les fragments épars d'un buste d'adolescent et des carcasses entières d'animaux domestiques ont été retrouvés : une quinzaine de chiens et au moins huit chats. Le centre de l'exploitation ayant été ruiné, le terroir a dû passer rapidement dans d'autres mains et être dirigé d'une toute autre manière. L'occupation ultérieure, au début du haut Moyen Âge, reste encore mal connue. La tradition orale fait état de la présence, à proximité, de sépultures avec armes en fer et boucles de ceinture décorées et une tombe non datée a été retrouvée sur la fondation d'un mur gallo-romain arasé. À deux cent mètres au sud-ouest de la villa, une grande fosse-dépotoir que l'on doit relier à un habitat non localisé contenait de la céramique mérovingienne.

Saint-Jean-de-Blaunac

Le site de Saint-Jean-de-Blaunac aurait-il été une annexe de la villa ? À cinq cent mètres à l'ouest de la maison de maître, à mi-versant du coteau, le toponyme « Saint Jean » indique l'emplacement en bordure de la route départementale d'une église aujourd'hui disparue. En 1963, 1978 et 2012, ce site archéologique qui s'étendait sur un tiers d'hectare a lentement mais sûrement été bouleversé par les travaux d'alimentation des réseaux d'eau potable contemporains. Plusieurs sondages et des relevés ont toutefois été exécutés dans le cimetière médiéval à d'autres occasions. Sur près de trois mètres de hauteur la stratigraphie a montré qu'il y avait eu là une occupation pendant le Haut Empire (attestée par la céramique) puis des constructions en dur plus tardives, en partie décorées de marbres pyrénéens et de mosaïques polychromes. La jonction avec l'époque médiévale est attestée par un niveau contenant des céramiques caractéristiques de l'époque mérovingienne. En 1240, date qui correspond à la première mention écrite, l'église de Saint-Jean de-Blaunac est paroissiale. La proximité et l'importance de la ville de Rabastens font ensuite décliner son emprise : elle devient chapelle, puis disparaît au début du XVIIIe siècle. Il est possible qu'une occupation antique culturelle ou funéraire en lien avec la villa y ait perduré par christianisation et qu'elle soit matérialisée dès le haut Moyen Âge par la présence d'une nécropole et de son église. En contrebas, l'établissement résidentiel gallo-romain, en ruines et peu à peu démantelé, a disparu du paysage.

MARBRES ET USAGES

En rupture avec la période gauloise, la civilisation romaine diffuse un mode de construction en dur qui s'accompagne de l'usage du marbre à des fins décoratives. En plus d'une note esthétique indéniable, ce matériau est facile à entretenir : il assurait une bonne protection des surfaces utilitaires comme les sols, la base de murs ou les passages.

Les murs

Le tiers inférieur des murs, revêtu de plaques de lambris rectangulaires, en alternance avec des bandes verticales plus étroites, était bordé sur la partie supérieure d'une cimaise moulurée ou en baguette. Certains lambris étaient décorés de motifs stylisés en rinceaux linéaires, de corniches et de moulures d'encadrement. La fixation de ces éléments s'effectuait au mortier et à l'aide de tenons en fer. Quelques uns ont été retrouvés sur la face postérieure ou sur les tranches latérales des fragments découverts.

Les encadrements

Le pourtour des ouvertures, que ce soient des portes ou des baies, était parfois mis en valeur par un chambranle de profil mouluré raccordé à quarante-cinq degrés dans les angles.

Les sols

Ils étaient recouverts de grandes et épaisses dalles, posées sur une forme en ciment rose. Les marches liées au bâti des bassins ou à l'ensemble thermal pouvaient être piquetées pour éviter les glissements.

Les portiques et les colonnades

Les débris ayant échappé au réemploi et à la transformation dans les fours à chaux permettent des restitutions. Il semble qu'aient été utilisés des fûts de plus de deux mètres de long pour trente centimètres de diamètre environ. Ces derniers étaient posés sur des bases de style attique et couronnés de chapiteaux de style classique : des feuilles d'acanthe se rejoignant à la base tandis que leur partie supérieure va soutenir les volutes d'angle.

Des marbres et des couleurs...

La grande majorité des matériaux est constituée de marbres blancs. Des marbres colorés ont aussi été utilisés : des brèches et des griottes vertes ou rouges qui devaient produire des effets de couleur contrastés avec le blanc du cipolin. Le caractère onéreux de ce matériau se justifiait par la mise en forme sur les lieux d'extraction, le transport sur de longues distances ainsi que par les travaux de pose et de finition réalisés par des artisans qualifiés.

MOSAÏQUES

Les mosaïques, très à la mode dans les grandes villae de la basse Antiquité, ornent les passages, les couloirs et les pièces de réception. Leur réalisation était moins chère que la mise en place des revêtements de marbre, leur coût se limitant principalement au salaire de la main d'œuvre.

La mosaïque déposée en 1840 et transportée au musée Saint Raymond à Toulouse, a aujourd'hui disparu.

La composition découverte en 1976 est reconstituée au musée de Rabastens. Les motifs géométriques et floraux s'organisent en rangées de grands octogones : couronnes de lauriers trifoliées, vases à deux anses d'où s'échappent des rameaux, motifs de feuillages ou de larges

feuilles en croix. Ces zones sont délimitées par une torsade à deux brins et espacées les unes des autres par des carrés.

Les similitudes sont évidentes avec les mosaïques de Gaillac, Rivières et Giroussens et surtout avec celles de Granéjols près de Cahuzac-sur-Vère et évoquent l'existence d'ateliers itinérants. L'artisan pouvait facilement réaliser le tout sur place, après que le propriétaire ait choisi les thèmes à représenter.

En contexte archéologique, les mosaïques constituent les structures directement situées sous la semelle des labours et n'ont été qu'exceptionnellement conservées : la mosaïque découverte en 1976 était protégée par une haie.

Les mosaïques pariétales

La présence éparse de dés en pâte de verre permet de penser qu'il existait également des mosaïques pariétales. Elles devaient composer des lignes sur les murs ou sur les plafonds et, peut-être, des petits panneaux au dessin plus élaboré situés au-dessus des lambris de marbre, dans la partie habituellement réservée aux fresques.

À las Peiras, la découverte de galettes de pâte vitrifiée montre que les cubes étaient taillés sur place.

MATERIAUX DE CONSTRUCTION ET SCULPTURES

Sculptures

Une statue sans sa tête a été signalée au XIXe siècle, une patte de lion en grès, recueillie dans les labours, les fragments d'un buste d'adolescent en marbre blanc, retrouvés dans le comblement d'un puits... Les tambours de colonne en bas-relief sont en calcaire local. La première figure une course de quatre chars vus de profil, chacun tiré par deux chevaux ; au niveau des têtes des personnages, on aperçoit encore des guirlandes de feuillages. Le second tambour est intéressant à plus d'un titre : d'une part parce que son décor ne couvre pas toute la circonférence, de l'autre parce qu'il est couronné par une moulure ; on a de plus la preuve qu'il s'agit bien ici de tambours de colonne puisqu'on y distingue, à la base, deux têtes tournées vers la droite dont l'une est féminine. Ce décor a été interprété comme une scène de combat d'Amazones.

Matériaux de construction

Il s'agit avant tout d'argile cuite : des éléments de toitures, des tuiles plates à rebords dites tegulae associées à leurs couvre-joints (imbrices). Des charpentes très solides devaient être réalisées pour en soutenir le poids : 150 kg au mètre carré ! Certaines tegulae, de petites dimensions, ont servi de radier de rigoles. Ces tuiles plates étaient souvent utilisées dans les maçonneries, entières ou fragmentées. Des briques carrées existent en deux formats : vingt-deux ou trente centimètres de côté, pour la construction de pilettes d'hypocaustes. Il existe aussi des briques quadrangulaires à appendices latéraux pour la construction d'arcs à voussures et des briques en quart-de-rond qui permettaient de réaliser par assemblage des imitations de colonnes. Des tuyaux, d'un mètre vingt de long pour dix centimètres de

diamètre, ont servi aux adductions d'eau et au drainage. Les constructions thermales nécessitaient par ailleurs la fabrication de tubulures pour la circulation de l'air chaud.

LES CIRCUITS D'ÉCHANGE ET DE PRODUCTION

Les marbres

L'exploitation des marbres blancs et colorés dans la partie centrale de la chaîne des Pyrénées est attestée dès l'Antiquité par les textes et confirmée par l'archéologie.

Mais identifier la provenance exacte de la roche s'avère difficile. À cela s'ajoute le manque d'information sur les sites d'extraction. Des gisements ont été totalement épuisés ; d'autres, abandonnés, ne sont plus visibles.

Les vestiges retrouvés à Las Peiras proviendraient de ces gisements, dans leur grande majorité. Les éléments les plus lourds étaient acheminés par flottage par la Vallée de la Garonne ; d'autres pouvaient l'être par portage, à dos de mulet sur les routes et chemins. Nous avons identifié de manière certaine le marbre blanc à passes grises et le gris-bleuté de Rapp ainsi que celui de la carrière du château près de Saint-Béat, très utilisé de même que la brèche isabelle de Pène-Saint-Martin à Lez. Les carrières d'Aubert près de Moulis, dans l'Ariège, avec leur célèbre « Grand antique noir » ont servi à confectionner des placages et un fût de colonne. Les griottes rouges, vertes ou multicolores pourraient provenir de plusieurs gisements de la vallée de la Garonne ou de la haute vallée de l'Adour, près de Campan.

Les amphores

Une quantité considérable de ces récipients a été diffusée dans notre région. D'une contenance d'une vingtaine de litres, ces amphores représentaient, d'après les auteurs anciens, l'équivalent de la valeur d'achat d'un esclave...

Les productions céramiques

Des vaisselles de table fines dites « céramiques campaniennes », recouvertes d'un vernis noir, sont arrivées à Las Peiras jusqu'au milieu du Ier siècle av. J. C. Elles proviennent d'ateliers de l'Italie centrale et méridionale, du Bas Languedoc et de la Catalogne. Ces importations ont rapidement été remplacées par des vases à vernis rouge brillant dites « sigillées italiques » produits dans les environs d'Arezzo et dans la vallée du Pô. Tournés ou réalisés au moule, ils portent des estampilles indiquant le nom de leur fabricant et dénotent une certaine richesse du site dans la dernière décennie avant notre ère.

Une importante quantité de céramique provient des ateliers de Montans, distants d'une quinzaine de kilomètres. Retrouvée en milieu clos et associée à d'autres vestiges archéologiques, cette céramique permet d'établir des comparaisons avec des éléments identifiés par ailleurs et qui concernent le site de production : des formes relativement rares comme des gourdes ou des lagènes, des productions tardives non encore découvertes à Montans et plus d'une centaine d'estampilles.

Un plat retrouvé dans le comblement d'un puits et datant probablement du milieu du IIIe siècle, a été identifié comme étant de fabrication africaine.

Réalisés en Languedoc occidental et dans la région toulousaine, les dérivés de sigillées paléochrétiennes dits « D.S.P. » sont des vases à vernis gris ou orangé, décorés par estampage et produits aux IV^e et V^e siècles. Las Peiras en a livré une série intéressante qui traduit une intense activité sur le site à l'époque paléochrétienne.

Les tuiles

Dans une région comme la moyenne vallée du Tarn, où la pierre est un matériau de construction plutôt rare, l'artisanat de la brique a toujours été très important. À l'époque gallo-romaine, des ateliers locaux ont essentiellement produit des éléments de couverture, tegulae et imbrices. Ces établissements devaient diffuser leur production dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres et plusieurs d'entre eux ont alimenté l'établissement de Las Peiras durant le Haut-Empire. Certaines tuiles portent une estampille rectangulaire, apposée avant cuisson, indiquant le nom du probable artisan responsable de l'atelier. Une cinquantaine de pièces nous font connaître les noms latinisés de Rufinus, Nigrinus et Carpus et « Dama », un nom d'origine Gauloise. On retrouve ces estampilles dans d'autres villae de l'ouest du département.

La collection numismatique constituée lors des recherches récentes atteint tout juste la centaine de monnaies et témoigne de la continuité de l'occupation depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui d'Honorius (fin I^{er} siècle avant J.C. - début V^e siècle après J. C. Les plus nombreuses sont celles des III^e et IV^e siècles. C'est aussi de cette époque que datent les monnaies d'argent que le site a livrées. Ces découvertes signalent une bonne alimentation en numéraire et peut-être une période d'inflation correspondant à une intense occupation du domaine. Les monnaies de 388-402 suggèrent une occupation de la villa jusqu'au V^e siècle, confirmée par les vestiges de décoration architecturale mis au jour sur le site.

Des ensembles clos permettent d'affiner la chronologie de certaines formes de vases issues des ateliers de production de céramiques montannaises : un as de Marc Aurèle frappé à Rome en 171 date une série de vases de cette provenance, rejetés dans un dépotoir. La découverte d'un antonionien d'Octacilie frappé à Rome en 248 ainsi que l'analyse de la pâte utilisée pour la fabrication d'une série de bols retrouvée dans le comblement d'un puits prouvent que, durant la deuxième moitié du III^e siècle, l'activité de production de céramiques à Montans est restée dynamique.

TRAVAUX ET OBJETS DU QUOTIDIEN

Chasser et pêcher

La présence de futaies de plus en plus abondantes au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la vallée, permettait la chasse au gros gibier. On retrouve dans les dépotoirs de la villa, parmi d'autres vestiges alimentaires, des défenses de sanglier ou des ramures de cerf. Un hameçon de bronze, de vingt-quatre millimètres de longueur atteste quant à lui de la pratique de la pêche, peut-être dans le Tarn tout proche. La pointe a été renforcée par une fine barbelure et la palette préalablement dégagée par deux coups de lime opposés.

Moudre le grain

L'exercice de la mouture domestique explique la découverte de restes de petits moulins à bras rotatifs. Les parties supérieures, catillus, et parties inférieures, méta, sont en grès ou en poudingue plus grossier. Parfois, le matériau indique une provenance : celle des carrières de Saint-Martin-Laguépie et du Riols, dans la vallée de l'Aveyron, en limite nord-ouest du département du Tarn.

Travailler des métaux

Dans tous les grands domaines devaient exister un atelier de fonderie et une forge permettant un fonctionnement en autarcie.

À Las Peiras, la découverte de scories et d'un lingot de fer confirme cette hypothèse. En dehors de certains vestiges ayant fait l'objet d'acquisitions particulières, la plupart des objets en fer étaient façonnés à Las Peiras. On y a produit des clous de toutes tailles, des ferrures d'ouvertures de portes et de fenêtres, des éléments de serrurerie avec leurs clés, divers ustensiles d'usage courant et des outils d'artisans.

Jouer

Les jeux sur tablettes, bien connus dans l'Antiquité, sont attestés par la découverte de pions, de rondelles en os, plates et ornées de cercles concentriques, ou de calottes, en verre ou en pâte de verre, aplaties et d'un diamètre équivalent.

Tisser, s'habiller...

Dans tous les habitats ruraux le cheptel ovin était estimé pour sa laine, que l'on tissait et filait sur place.

Cité par Pline l'Ancien comme une spécialité de l'industrie drapière des Ruthènes, le lin n'a malheureusement laissé aucune trace archéologique. Les tissages se faisaient sur des métiers portatifs dont les fils de chaîne, verticaux, étaient disposés parallèlement et lestés avec des poids en terre cuite (pesons). Les aiguilles à coudre, en os, de forme classique avec un chas oblong sont de diverses dimensions : les plus grosses servaient au matelassage et les plus fines à la couture du drap. La fixation des vêtements s'effectuait à l'aide d'épingles de bronze, d'agrafes à crochets, et de fibules. Ces fibules ont été retrouvées en grand nombre, suivant les modèles en vogue entre la fin du Ier siècle avant J. C. et le Ve siècle de notre ère.

Se parer

Parmi les petits accessoires de mode et de toilette, les épingles à cheveux en os, à tête bouletées, servaient à retenir chevelures et chignons. On a trouvé aussi des perles de verre et autres éléments de colliers, des pendants d'oreilles et des bracelets en fil torsadé. Les bagues, qui sont souvent de simples anneaux formés d'une tige plus ou moins rubanée décorée de petites entailles, étaient frappées au ciselet. Quelques unes d'entre elles portent une ornementation émaillée sur un chaton plat. Un bracelet d'une circonférence de dix-huit centimètres, trouvé au XIXe siècle, nous est connu par le dessin qu'en a fait Edmond Cabié. C'est une lamelle d'or travaillé à jour, où l'on peut lire, en lettres majuscules, l'inscription « QVINE IVIVAS » dans un entrelacs de tiges et de feuilles de lierre. Ce texte est à rapprocher

d'une formule des débuts du christianisme, souvent apposée sur des objets à usage funéraire. Un nom propre est suivi de l'intitulé « vivas in deo » : tu vis en Dieu.

S'éclairer

De faible valeur marchande, ces lampes ont été souvent mises au rebut à la suite d'une simple fêlure provoquée par la chaleur de la flamme. De nombreux exemplaires portaient encore des traces de suie au moment de leur découverte. Dans un premier temps le site de Las Peyras était alimenté par des lampes d'importation. Puis, aux Ier et IIe siècles, les ateliers de Montans ont pris le relais avec une production de surmoulages réalisés à partir d'originaux provenant d'Italie ou d'Afrique du Nord. Les décors classiques en médaillon figurent des personnages mythologiques, des animaux, des sujets érotiques ou des éléments floraux et végétaux qui ajoutent à l'esthétique formelle de l'objet. Deux exemplaires découverts sur le site portent la signature copiée d'un fabricant italien : C. OPPI(us). REST (titutus). On retrouve, pour la période du Bas-Empire, des lampes dont le médaillon est entouré d'un rinceau de pampres de vigne : ces dernières proviendraient d'ateliers implantés dans le sud de la Gaule. La texture de la pâte qui les constitue est souvent proche de celle de la brique et elle est différente de celle des lampes plus anciennes. Sont aussi utilisées, parallèlement, des lampes très rustiques modelées dans une argile grossière de couleur grise ou noire, dont la production est très probablement locale.

Cultes et croyances

Les éléments très dégradés d'un trépied en bronze ont été découverts en 1975 dans le comblement d'un puits daté du milieu du IIIe siècle. Ce type de trépied est connu dans le monde antique depuis l'époque préromaine, à travers des représentations figurées sur des bas-reliefs et sur des monnaies. Cet objet peu ordinaire est probablement un produit d'importation. La comparaison de ses restes avec un exemplaire découvert à Bavai (Nord), et présenté au musée de Douai, permet d'en reconstituer l'aspect et d'en comprendre la fonction. La découverte de ces objets est très souvent associée à un contexte funéraire ou cultuel mais il est très probable que les trépieds à usage profane aient existé. Ils auraient été récupérés pour leur métal ce qui expliquerait qu'on n'en retrouve aucune trace. Cet objet donne une idée du mobilier qui pouvait être utilisé dans les parties résidentielles des grandes villae du sud-ouest de la Gaule en rapport avec la richesse de la décoration révélée par les fouilles.

LE DEVENIR DU SITE

Un avenir incertain...

Bien qu'une zone de protection administrative ait été délimitée, le devenir de ce site est incertain. Restée longtemps à l'écart, à un peu plus d'un kilomètre des premières constructions, cette zone de plaine est maintenant la seule qui puisse offrir un débouché à l'extension de l'agglomération rabastinoise qui se développe de plus en plus rapidement (proximité de Toulouse et de l'A 68). Conséquence de l'urbanisation croissante, plusieurs bâtiments, à quelques dizaines de mètres seulement, jouxtent maintenant les restes de la villa antique, leur proximité remettant en cause la poursuite des recherches.

L'amélioration du réseau communal d'eau potable au début de l'année 2013 a entraîné la destruction de toute une bande de terrain, située sous le chemin qui traverse le site de part en

part et qui, jusqu'alors, était resté relativement protégé. Une intervention de sauvetage, effectuée dans l'urgence et dans des conditions climatiques très défavorables, s'est limitée à quelques constatations, sondages et relevés.

Malgré la dégradation des vestiges dans les niveaux superficiels, il est certain qu'il reste des structures profondes bien conservées et riches en informations archéologiques. Nous ne connaissons pas encore leur emplacement, qui s'étale probablement sur plusieurs hectares.

Le musée du Pays rabastinois

Le musée dit du « Pays rabastinois » dans le centre ancien de Rabastens, occupe actuellement les bâtiments de l'hôtel de la Fite, une grande demeure de la fin du XVIIe siècle. La salle d'archéologie regroupe, au premier étage, les vestiges retrouvés au cours des fouilles effectuées entre 1970 et 1980. Un grand pan d'une des mosaïques polychromes de la villa y est reconstitué et restauré. On y trouve également la reconstitution en miniature des bâtiments du Bas-Empire, réalisée dans un but pédagogique. La maquette des latrines et les moulages des tambours sculptés (un combat d'amazones et une course de chars), dont les originaux sont conservés au musée Saint Raymond à Toulouse, y est présentée. Les vases sigillés produits par les ateliers de Montans, diverses céramiques, des lampes à huile, des objets en verre et autres menu matériel évoquant la vie quotidienne, du mobilier métallique, des éléments d'architecture et de sculpture ainsi qu'une grande variété d'échantillons de marbre montrant la diversité des matériaux et leur provenance sont mis en valeur dans un ensemble de vitrines adaptées.

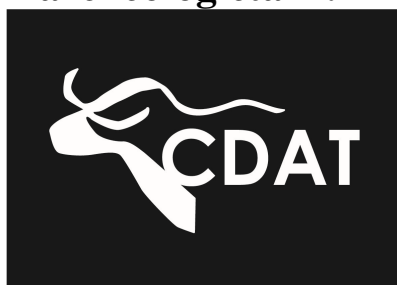
EN SAVOIR PLUS

Éléments bibliographiques

Cambon et alii, 1995 : CAMBON (C.) - Carte archéologique de la Gaule, le Tarn. Commune de Rabastens, site de Las Peiras, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995. pp 219 - 226. [La notice de Las Peiras, pp 219-226, réalisée par Francis Funk, recense les références bibliographiques antérieures].

Alain Bouet, 2009 : BOUET (A.) - Les latrines dans les provinces gauloises, germaniques et alpines, Gallia supplément 59, 2009, 492 p. [à consulter pour l'interprétation du monument des eaux.].

archeologietarn.fr



Pour toute commande de l'ouvrage
Guide archéologique du Tarn n°9

« Las Peiras, une villa antique à Rabastens, Tarn »

Comité départemental d'archéologie du Tarn
244, avenue de Roquecourbe
81100 CASTRES

09 53 34 90 81
cdatarn@free.fr